Il souffle. Secoue la tête. Ne lui a-t-il pas dit de cesser de fumer comme une locomotive ?

Il ne comprend pas ce qu'elle peut bien trouver à fumer de la sorte. Elle a prétendu qu'elle arrêterait un jour. Trop tard. Pauline est malade. Seule à la ville, au milieu de tous ces fumaillons.

La tête dans les mains, appuyé sur la table de la cuisine, il sanglote.

LA MÉMOIRE DES PAPILLONS

Lanto ONIRINA

Chapitre I
Mise sous tension

« Pauvre mec ! ». C'est sorti tout seul.

Sylvia murmure très souvent. Une vieille habitude qui date du primaire avec les poèmes à apprendre par cœur. Depuis qu'elle a décidé de se présenter au concours du conservatoire national, elle le fait sans arrêt. « *C'est pas tout rose. Question chances, etc. Si vous n'êtes pas dans la course…* » Heureusement, cette vieille manie ne semble déranger personne. Lorsque quelqu'un s'approche d'elle, elle se tait, l'accueille de son grand sourire chaleureux. Puis, une fois seule, elle reprend ses chuchotements. Jamais on ne lui a fait de remarque désobligeante. « *Si vous n'êtes pas dans la course, comme tous les autres…* » Parfois certains clients lui jettent furtivement un regard dubitatif. Mais généralement tous se contentent de lui adresser un faible sourire pour la remercier et s'en vont vite sans dire un mot. « *Si vous n'êtes pas dans la course, comme tous les autres, on vous laisse joliment tomber.* »

— C'est quelle pièce ? demande une de ses collègues en passant.

— *Les Larmes amères* de Petra von Kant, répond Sylvia en souriant.

Non, ici comme ailleurs, personne n'a jamais contrarié Sylvia Herrera dans ses répétitions. Il est bien le premier. Elle l'étranglerait bien ce crétin qui fait ses courses en costard. En l'apercevant plus loin au niveau des caisses, Sylvia s'en veut encore d'avoir autant manqué de répartie. Ses tempes battent fort. Quel couple ridicule, la femme qui suit comme un petit chien un mari hautain et supérieur. Elle l'enverrait bien valdinguer celui-là. Elle lui jetterait des pierres comme elle faisait aux grenouilles des rizières quand elle était enfant. L'insulte grincée entre les dents ne suffit pas à soulager sa frustration. La scène passe et repasse en boucle dans son esprit. Elle le voit encore choisir une pomme sur l'étalage, la frotter quelques instants sur la poche de son costume griffé et croquer à pleines dents dedans. Ses yeux brillent tandis qu'il mâche consciencieusement. Elle s'agace qu'il ne porte aucune attention à son raclement de gorge, et s'étrangle littéralement quand il laisse sans vergogne son trognon sur le coin d'une caissette.

Basile Barthélémy ne s'embarrasse effectivement jamais de ce qui lui semble sans intérêt. Sans aucune honte, il tâte et soupèse longuement les pommes. Dérange l'étal de fruits du supermarché, le rayon de Sylvia. Nouveau toussotement de cette dernière. Barth se tourne sans hâte vers la jeune vendeuse. Son visage est sérieux et autoritaire. Intérieurement, un plaisir malin. Les femmes, son pêché mignon. Espagnole? Italienne? Un regard très noir. Aussi noir que sa chevelure. Ses lèvres frémissent. Le badge épinglé sur sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration rapide. Il sent presque la vague de colère qui la submerge. Sourire.

Lucie Duchemin, son amie, attend derrière lui sans rien dire. Ses pommettes sont brûlantes et écarlates. Immobile, elle regarde Barth s'avancer vers l'espace de pesée. Il ne quitte pas Sylvia des yeux. Il pose ses achats sur la balance. Sélectionne lui-même le bouton. Puis lui lance un sourire matois avant de tourner les talons. C'est à ce moment précis, alors qu'il va pour placer les fruits dans son caddie, qu'un « pauvre mec » fuse sèchement d'un marmonnement que Sylvia pensait inaudible. Le bras de Barth reste en suspens une fraction de seconde. Lucie sent presque le dos de son ami se raidir. Curieusement il ne réagit pas, il serre les dents. Fixe devant lui. Silence. Palpitation imperceptible de narines. Il pose enfin le sac dans le chariot. Signal tacite de départ. L'incident est clos. Il s'éloigne sans se retourner. Lucie arrête de retenir sa respiration.

Elle voudrait s'excuser auprès de la vendeuse. Mais elle reste figée devant elle, sans savoir que dire. Sourire contrit. La colère de Sylvia s'atténue légèrement devant la gaucherie de Lucie. Elle lit une sincère contrariété dans ses grands yeux noisette. Ses mains se sont crispées sur la barre du chariot et sa peau laiteuse est striée de rouge. Derrière elle, deux clients commencent à montrer des signes d'impatience. Clin d'œil pour détendre l'atmosphère. Lucie fixe Sylvia quelques secondes, interdite, puis se reprend. Elle doit se dépêcher de rejoindre Barth. Il a déjà oublié l'événement. Il déambule nonchalamment à travers la grande surface. Boissons, plats cuisinés, laitages. Son marché pour le mois. Dans chaque rayon il demande « on n'a rien oublié? », puis enchaîne sa route sans attendre la réponse. Lucie trottine à sa suite. Elle rumine. En

silence. Au rayon des cafés, elle attend qu'il fasse son choix. Un peu plus loin, un bébé gazouille. Attendrie, Lucie l'observe ajouter des articles dans le chariot sans que sa mère ne s'aperçoive de rien. L'enfant jubile. Sa voix est haut perchée. Lucie rit doucement et échange un sourire complice avec la mère de l'enfant. Dans son excitation, le bébé donne des petits coups de pied dans le caddie.

« Oh mais c'est pas vrai, elle peut pas faire taire son gamin celle-là ! »

Lucie en avait oublié Barth. Son visage se ferme aussitôt. Elle lève les yeux au ciel avec discrétion. Vivement la fin du week-end qu'elle rentre chez elle. La tête lourde, elle suit Barth comme un automate jusqu'aux caisses. Elle ne remarque pas qu'il jette des regards en biais vers le rayon des fruits et légumes. Elle ne voit pas non plus que, de son côté, Sylvia les observe. Lucie est trop occupée à vider le contenu du chariot sur le tapis de caisse. Elle se dépêche pour récupérer les achats de l'autre côté.

Pauvre femme vraiment, pense Sylvia.

Barth semble prendre tout son temps pour sortir un portefeuille de ses poches. Derrière lui dans la file, une dizaine de personnes patientent.

« Devoir supporter un type aussi stupide… Pas à moi que ça arriverait ça », lance-t-elle tout haut en pesant des carottes.

Elle ne remarque pas l'air étonné du client auquel elle tend le sachet. Quelques minutes plus tard, dans un soupir, elle essaie de se concentrer sur son rôle. « … *on vous laisse joliment tomber… Avec mon mari aussi, ça a été…* » La réplique s'évanouit dans un souffle. Un

sourire naît progressivement sur les lèvres de Sylvia. Curieusement, le fâcheux événement résonne soudain comme un écho dans les mots de Rainer W. Fassbinder. *Avec mon mari aussi, ça a été une de ces merdes… Celui-là, il m'a joliment tapé sur le système…* Les yeux de Sylvia pétillent. Pourvu qu'elle soit là quand l'homme en costard reviendra faire ses courses. *Celui-là, il m'a joliment tapé sur le système…* La malice qui éclaire son visage n'échappe pas au client suivant.